

communément des salopes, est le vrai poison de l'amitié conjugale, & le plus sûr moyen qu'il y ait pour aliéner le cœur d'un époux qui a de la tendresse. J'ai vû quelques Dames, surprises dans un pareil deshabillé, s'excuser de cette maniere: *En vérité, j'ai honte que vous m'ayez surprise dans ce désordre; mais j'étois seule avec mon mari, & je ne m'attendois pas à voir si bonne compagnie.* — N'est-ce pas-là un joli compliment pour le bon homme, qui se fâche quelquefois là-dessus, & dit même des brusqueries, sans démêler lui-même la cause de sa mauvaise humeur?

Quoi qu'il en soit, *Emilie* n'ignore pas que de petites négligences font souvent tort à un mérite distingué, & que celle des habits, même entre les personnes les plus intimes, affoiblit peu à peu les égards qu'elles se doivent les unes aux autres, par la trop grande familiarité qu'elle cause & qui les rend méprisables. Elle connoît l'importance de ces choses que la plupart des gens prennent pour des bagatelles; & tout ce qui peut aider le moins du monde à lui conserver ou à lui ravir l'amitié de son époux, lui paroît digne de ses soins; elle se croit d'autant plus obligée à mettre

tout en œuvre pour lui plaire, qu'ils doivent rester ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare.

Avec ces petits artifices; & un million d'autres sans nom, qu'il lui est plus aisé de faire valoir qu'à d'autres de les exprimer, par une bonté inépuisable & une soumission à toute épreuve, malgré tous ses chagrins & le mauvais traitement qu'elle a essuyé, *Emilie* s'est rendue heureuse, & *Bromius* est devenu fort raisonnable & un bon mari.

Je leur souhaite, de tout mon cœur, une longue vie à l'un & à l'autre, afin que leur exemple puisse être d'une plus grande utilité dans le monde.

T.

V. DISCOURS.

Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget.

VIRG. *Æneid.* II. 521.

*On n'a pas besoin à présent d'un tel secours
ni de pareils défenseurs.*

Depuis quelque tems nos Gazettes *Sur l'Académie de*
ne sont remplies que du nouveau *cadémie de*
projet, qu'on vient de former à la Cour *Politique;*

B v

qu'on a ré- de France , pour l'établissement d'une
folu d'éta- Académie de Politique. Il y a même plu-
blir à Paris. sieurs de mes Correspondans étrangers,
spirituels & habiles qui m'ont écrit là-
dessus , & qui m'apprennent certaines
particularités à cet égard , qui serviront
de matiere à la *Spéculation* suivante. On
peut voir ce projet en général dans notre
Gazette journaliere du Vendredi 15.
ou 26. Février 1712. traduit de la Ga-
zette d'*Amsterdam* , & qui est conçu en
ces termes :

De Paris le 12. Février 1712. » On
» confirme que le Roi a résolu d'établir
» une nouvelle Académie de Politique ,
» dont M. le Marquis de Torci , Ministre
» & Secrétaire d'Etat, sera le Protecteur.
» On doit nommer six Académiciens ,
» doués des talens nécessaires , pour
» commencer à former cette Académie ,
» où l'on n'admettra personne au-des-
» sous de l'âge de vinqt-cinq ans. Il faut
» d'ailleurs que chacun des Membres
» ait un revenu annuel de deux mille
» livres tournois , dont il soit actuelle-
» ment en possession , ou dont il doive
» hériter dans la suite. Le Roi fera une
» pension de mille livres à chacun d'eux.
» Ils auront aussi d'habiles Maîtres pour
» leur apprendre toutes les Sciences re-

» quises en pareil cas , & pour les inf-
» truire dans tous les Traités d'Allian-
» ce , de Paix ou de Commerce, conclus
» depuis plusieurs siècles. Ils s'assemble-
» ront deux fois la semaine au *Louvre*.
» On tirera de cette Académie les Se-
» cretaires d'Ambassade , qui pourront
» s'élever peu à peu à de grands Em-
» plois.

La politique du Cardinal de *Richelieu*
rendit la France la terreur de toute l'*Eu-
rope*. Les Ministres d'Etat , que cette Na-
tion a fournis depuis quelques années ,
l'ont rendue au contraire l'objet du mé-
pris & de la raillerie de ses voisins. Le
Cardinal établit cette fameuse *Académie
Françoise* , qui a porté jusques au plus
haut point de perfection tout ce qui re-
garde la belle Littérature. Son principa-
but étoit d'empêcher par-là que les bons
Esprits & les grands Génies ne se tour-
nassent du côté de la Politique , qu'il ré-
servoit pour lui seul , & dont il ne vou-
loit pas que les autres se mêlassent. Tout
au contraire , il semble que M. le Mar-
quis de Torci ait en vûe de rendre quan-
tité de jeunes *François* aussi habiles que
lui-même , & c'est pour cela qu'il s'oc-
cupe à élever une pepiniere de Ministres
d'Etat.

Quelques Lettres ajoutent en particulier, qu'on doit fonder un Séminaire pour les Politiques en jupe, qui seront élevés aux piés de Madame de Maintenon, & qu'on dépêchera dans les autres Pays, en cas d'une urgente nécessité, ou que les besoins du Royaume le demandent; mais comme la nouvelle de ce dernier projet ne se confirme pas, je n'insisterai pas davantage là-dessus.

Il y aura bien de mes Lecteurs qui se souviendront sans doute qu'à la fin de la Guerre précédente (f), que l'Ennemi avoit poussé si heureusement, on vit plusieurs de ses Généraux se transformer en Ambassadeurs; mais les démarches de ceux qui commandent aujourd'hui les Armées ont fait si peu d'honneur & procuré si peu d'avantage à leur grand Monarque, qu'il semble n'avoir pas trop envie de leur confier la négociation.

Les réglemens de cette nouvelle Académie méritent d'être bien pesés. Les Eleves doivent posséder, ou attendre d'avoir un jour en héritage, un revenu de deux mille livres tournois, qui, sur le pié où est à présent le Change, font du

(f) Celle de 1688, terminée en 1697. par la Paix de Ryswyck.

moins cent vingt-six livres de notre monnoie. Cela joint aux mille livres de la pension du Roi, les pourra mettre en état de se fournir de café & de tabac en poudre, aussi-bien que de Gazettes, de papier, d'encre, de plumes, de cire, d'oublies, & de tout le petit attirail qui est nécessaire aux Politiques.

Il faut qu'un homme ait du moins vingt-cinq ans pour être initié dans les mystères de cette Académie; mais il n'y a nul doute que bon nombre de personnes d'un âge plus avancé, qui s'occupent depuis long-tems à lire la Gazette de Paris, ne soient fort aises de commencer à nouveaux frais, & de s'enrôler avec ces Politiques.

La Société de ces jeunes Eleves doit être gouvernée par six Professeurs, Politiques de spéculation, qu'on prendra du Corps de l'Académie, & dont chacun aura sa tâche de la maniere suivante, s'il en faut croire les avis qu'on m'en a donnés.

Le premier doit instruire les Etudiens à faire un bon usage de leurs mains pour le service de l'Etat, comme à lever l'empreinte d'un cachet, à partager une oublie en deux horizontalement, à ouvrir une Lettre & à la refermer sans qu'on

s'en apperçoive, avec plusieurs autres tours ingénieux de la même nature. Devenus habiles dans tout ce petit manège, ils seront mis sous la discipline du second Professeur, qui est une espèce de Maître Grimacier.

Celui-ci leur apprendra comment ils doivent faire un signe de tête à propos, hauffer les épaules dans un cas douteux, fermer l'un ou l'autre œil avec discrétion; en un mot, le véritable usage de toutes les *Grimaces politiques*.

Le troisième est une sorte de Maître de Langage, qui doit leur enseigner le style propre à un Ministre dans les Cours étrangères. Afin même qu'ils possèdent à fond le style politique, ils doivent s'en servir tous les jours entre eux, avant qu'ils soient employés aux affaires du dedans ou du dehors. Par exemple, si l'un demande quelle heure il est, l'autre lui doit répondre indirectement, ou détourner la question, s'il est possible. Si on le prie de changer un louis d'or, il faut qu'il demande du tems pour y réfléchir. Supposé qu'on veuille savoir de la bouche, si le Roi est à Versailles ou à Marli, il ne doit en informer que tout bas & à l'oreille. Si on lui demande ce qu'il y avoit de nouveau dans la dernière Ga-

zette, ou le sujet d'une Déclaration qui vient d'être publié, il doit répondre qu'il ne l'a pas encore lû: ou s'il ne veut pas s'expliquer si nettement, il doit froncer le sourcil, ou hauffer l'épaule gauche.

Le quatrième Professeur leur doit enseigner tout l'art des caracteres politiques hiéroglyphiques; & afin de s'y rendre experts, ils ne doivent pas s'envoyer un seul petit billet, quand ce ne seroit que pour emprunter un *Tacite*, ou un *Machiavel*, qui ne soit écrit en chiffres.

On croit que le cinquième Professeur, qui doit être bien rompu dans toutes les Controverses sur le Dogme de la Probabilité, des Réservations mentales, & sur les Droits des Souverains, sera pris de la Société des bons Peres *Jésuites*. Cet habile Homme doit apprendre à ses Eleves la Grammaire, la Syntaxe & la construction d'une partie du *Latin*, qui est en usage pour les Traités d'Alliance, de Paix, ou de Commerce, à y savoir distinguer l'esprit de la lettre, & à prouver invinciblement que les mêmes termes, qui sont obligatoires pour tous les Princes de l'*Europe*, ne le sont pas à l'égard de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il

leur doit enseigner aussi l'art de trouver des fautes, des évasions & des échappatoires dans les Contrats les plus solennels, & sur-tout un admirable secret *Cabalistique*, renouvelé depuis quelques années par les Révérends Peres de la Société, qui tend à faire voir que deux explications du même article peuvent être justes & valides tout à la fois, quoiqu'elles se contredisent.

Lorsque nos jeunes Politiques auront été suffisamment instruits par tous ces habiles Directeurs, ils doivent être perfectionnés sous le fixième, qui leur servira de *Maître des Cérémonies*. Celui-ci leur donnera des leçons sur les points importants du *fauteuil*, & du *haut* ou du *bas de l'escalier*; il les instruira sur les différentes situations de la main droite, & leur apprendra les révérences de toutes les tailles, mesures & proportions requises. Ce n'est pas tout, il leur communiquera cet *air empesé*, qui est si beau dans un Ministre d'Etat, qui les rendra capables de paroître à un lever, à des conférences ou à des visites, & qui les fera briller dans tout ce que le vulgaire traite de bagatelles.

Je n'ai rien appris jusques-ici des autres Statuts qui se pourront observer dans

la Société de ces Ministres d'Etat en herbe; mais si j'avois un fils âgé de vingt-cinq ans, qui se mît en tête de faire le politique, il ne s'en faudroit guères que je ne le deshéritasse comme un sot & un écervelé. D'ailleurs, je craindrois qu'il n'employât, avec les autres, les mêmes artifices qu'il mettroit en usage en négociant avec les Princes étrangers, & que sa politique ne vînt à corrompre ses mœurs. Il n'y a nul doute que ces jeunes *Machiavellistes* ne bouleversent bientôt leur Seminaire par leurs intrigues & leurs stratagèmes, & qu'ils ne forment autant de projets pour se duper les uns les autres à l'égard d'une fricassée de grenouilles ou d'une salade, qu'ils en trameroient pour filouter un Prince ou un Etat voisin.

L'Histoire nous dit que les *Lacédémoniens* punissoient le vol lorsqu'il venoit à être découvert, mais qu'ils le regardoient comme une chose honorable lorsqu'il avoit un heureux succès. Pourvu qu'un jeune homme fût adroit à cacher son vol & que personne ne l'en soupçonât, il pouvoit s'en vanter impunément dans la suite. Cela se pratiquoit, si nous en croyons les Historiens, pour tenir les

gens alertes, & empêcher qu'on ne les trompât dans leurs négociations, soit à l'égard de leurs propres affaires ou de celles du Public. Ne pourroit-on pas accorder ces maximes relâchées & ces petits jeux d'esprit à nos Etudians en politique? J'en laisse la décision à la prudence de leur Fondateur.

Cependant cet illustre Corps de nouveaux Politiques nous donne un bel exemple à imiter; & comme *Sylla* voyoit plusieurs *Marius* dans la seule personne de *Cesar*, il me semble que nous voyions déjà plusieurs *Torcs* dans ce Collège d'Académiciens. Quelque idée avantageuse que nous ayons de nous-mêmes, il est fort à craindre que nos assemblées du Café de *Smyrne* ou de celui de *S. James*, n'en approcheront pas. Il est vrai que nos Cafés sont de très-bonnes Ecoles de Politique; mais nous aurons de la peine à croire qu'elles puissent fournir d'aussi habiles Secrétaires ou Envoyés, qu'une Académie fondée dans cette seule vûe; sur-tout si nous nous souvenons d'un côté que notre Isle est plus fameuse par la production de gens intégrés que par celle des Ministres d'Etat; & de l'autre, que la bonne foi des *François* & la poli-

tique des *Anglois* font une belle figure dans cet admirable Poëme, que le Comte de *Rocheſter* a écrit sur le Néant.

L.

VI. DISCOURS.

Quæ forma, ut se tibi semper
Imputer?

Juv. Sat. VI. 179.

Dans le fond, quand une femme vous reproche
incessamment qu'elle est belle, quelle estime
faire de sa beauté?

M. le SPECTATEUR,

» JE vous écris pour vous entretenir
» d'un malheur qui est assez ordinaire, & qui mérite ainsi quelque consolation de votre part. Il n'y a pas plus de six mois que j'avois autant de beauté & d'Amans qu'aucune jeune Demoiselle de la Grande Bretagne. Mais tous ceux qui m'admiroient autrefois m'ont abandonnée, & je ne saurois me plaindre de leur retraite. J'ai eu la

Lettre d'une jeune Demoiselle qui se plaint d'avoir perdu sa beauté par un effet de la petite verole.

» petite verole , & mon visage , qui étoit
 » le séjour des graces & des ris , com-
 » me ils s'exprimoient eux-mêmes dans
 » leurs Lettres amoureuses , est aujourd'hui
 » tout défiguré & fait presque hor-
 » reur. J'en ai une tristesse qui m'accab-
 » le jusques au fond de l'ame ; &
 » quoique je n'eusse pas , à ce qu'il me
 » semble , une trop haute opinion de ma
 » beauté lorsque je la possédois , je l'esti-
 » mame davantage après l'avoir perdue.
 » Il y a une circonstance fort singuliere
 » à mon égard ; le plus laid de tous mes
 » Prétendans est celui que j'ai favorisé
 » & que j'aime le plus , quoiqu'il me
 » traite aujourd'hui d'une maniere indi-
 » gne. Si vous pouviez l'engager à ai-
 » mer une personne qui n'est plus aimable ,
 » & à reconnoître ainsi qu'il m'a
 » quelque obligation. — Mais je crains
 » qu'il ne soit impossible d'amener la
 » passion à suivre les loix de la raison
 » & de la reconnoissance. D'ailleurs
 » consolez de votre mieux celle qui a
 » survécu , pour ainsi dire , à elle-même ,
 » & qui ne fait point comment elle
 » doit agir dans son nouvel état. Mes
 » anciens Amans sont aux piés de mes
 » Rivaux , qui me plaignent tous les
 » jours ; & je ne saurois goûter aucun

» plaisir à me voir ce que je suis , par
 » le souvenir cuisant de ce que j'ai été.
 » Considérez que je ne suis pas morte de
 » vieillesse , mais que j'ai été enlevée à
 » moi-même à la fleur de mon âge , &
 » que , suivant le cours de la nature ,
 » je puis bien vivre quarante années de
 » plus. Il n'y a rien de tout ce qui me
 » reste qui me puisse faire quelque plaisir
 » si ce n'est que l'honneur d'être , &c.

(g) PARTHENISSE.

Après que *Louis XIV.* eut perdu la bataille de *Ramelies* , tous les discours qu'on lui adressoit rouloient sur la force de son esprit , & trouvoient sa gloire dans ses propres malheurs , en ce qu'au milieu de la prospérité il n'auroit jamais pu donner des marques de sa constance héroïque dans les disgraces , & qu'ainsi nous aurions ignoré les plus beaux traits de son caractère. L'état où *Parthenisse* est réduite lui fournit la même occasion , & il n'est pas moins difficile à une beauté de résigner ses conquêtes , qu'à un Héros d'abandonner les siennes. Pour commencer donc un nouveau genre de

(g) Ce nom est formé d'un mot Grec , qui signifie une *Vierge*.

vie , tout différent du premier , il faut qu'elle brûle toutes les Lettres de ses Amans ; ou , puisqu'elle est assez généreuse pour ne pas les taxer d'infidélité , elle devoit leur renvoyer ces Lettres , avec cette honnête Inscription sur le paquet de chacun , *Articles d'un Traité de Mariage que la petite vérole a rompu*. Je n'ai vu qu'un seul exemple du contraire en pareil cas : la Dame , qui étoit spirituelle , n'écrivit à son Amant que ces deux lignes :

MONSIEUR ,

» Si vous me flattiez avant que cette
» cruelle maladie m'eût attaquée , je
» vous prie de me venir voir : mais si
» votre amour étoit sincère , n'appro-
» chez pas de moi , je ne suis plus la
» même.

CORINNE.

L'Amant trouva quelque chose de si vif & de si noble dans cette démarche , qu'il lui répondit en ces termes :

MADAME ,

» Puisque vous n'êtes plus la même

» personne , je ne suis pas obligé de vous
» dire si je vous flattois ou non ; mais à
» coup sûr je ne vous flatterai point en
» vous disant que je vous estime aujour-
» d'hui plus qu'aucune autre de votre
» sexe. Je crois même que vous com-
» tirez à tout ce qui pourra m'arriver
» dans la suite , lorsque nous deux ne
» serons qu'un , aussi-bien que vous
» avez soutenu votre dernière disgrâce.
» Je suis donc prêt à m'unir avec un es-
» prit tel que le vôtre aussitôt qu'il vous
» plaira.

AMILCAR.

Si *Parthenisse* peut gouverner aujour- d'hui ses passions , & avoir sa beauté aussi peu en tête qu'elle auroit dû l'avoir lorsqu'elle en jouissoit , ses charmes n'auront pas fort diminué ; & si elle étoit ci-devant trop prévenue en leur faveur , une conduite plus aisée à l'avenir la dédommagera avec usure de leur perte. Examinez en gros tout le sexe , & vous trouverez que celles qui ont le plus d'empire sur l'esprit des hommes , ne sont pas les plus remarquables pour leur beauté ; il arrive même souvent que celles qui s'en font le plus aimer , paroissent à ceux qui ne les connoissent pas les moins pro-

pres à gagner les cœurs. Le plus tendre des Amans qui me soit connu, me dit un jour, dans une assemblée de Dames qui étoient à un Concert de musique, *Vous m'avez souvent entendu parler de ma chere Maitresse : cette Demoiselle*, ajouta-t-il en souriant, après qu'il eut fixé ses yeux sur une de la troupe, *est son véritable portrait*. J'ose dire avec tout cela qu'elle me parut la moins belle de toute la compagnie ; mais sur ce qu'il avoit mis ma curiosité en jeu, il me fut impossible d'en détourner la vûe. Ses yeux rencontrèrent enfin les miens, & surprise d'abord de se voir engagée, elle chercha, dans tout son voisinage, la beauté qui pouvoit fixer mes regards. Ce petit mouvement servit à m'expliquer l'énigme : elle ne se croyoit pas un objet propre à donner de l'amour, & c'étoit pour cela même qu'elle en inspiroit. L'Amant, dont je parle, est un très-honnête homme sans façon ; & ce qui le charmoit dans sa Maitresse, devenue aujourd'hui son Epouse, vient de cette humeur égale & obligeante qui la fait partager avec lui tous les soins & les plaisirs de la vie ; de ce qu'elle n'est pas occupée de son mérite, & qu'elle ne pense qu'à chercher les occasions de lui plaire.

Je

Je puis dire à *Parthenisse*, pour sa consolation, que les beautés en général sont les plus impertinentes & les plus désagréables de toutes les femmes. L'envie de se faire admirer, l'entêtement de leur mérite & des airs précieux ne les abandonnent presque jamais. Tout ce que vous en pouvez obtenir, n'est dû qu'à vos instances réitérées ; mais après l'avoir goûté, vous le trouvez indigne de vos soins, & vous en revenez comme d'un songe. Vous avez honte d'avoir été séduit par les égaremens d'une imagination échauffée ; & vous sentez bien, pour peu que vous y réfléchissiez, que la beauté seule ne mérite pas une grande admiration.

Les filles d'une humeur enjouée, qui n'ont jamais cru pouvoir rendre un homme malheureux, sont les plus propres à faire notre bonheur. Je connois la jeune *Lydie*, qui peut danser une gigue & feuilleter de la pâte, qui écrit joliment, qui fait tenir un Livres de Comptes, donner une réponse raisonnable & obéir aux ordres qui lui viennent de bon lieu ; pendant que Mademoiselle *Marthe*, sa sœur aînée, est toujours plaintive, sujette au mal de rate, & qu'à l'exemple des Dames de la plus haute qualité, elle est

Tome IV.

C

industrielle à trouver de nouvelles manières de se tourmenter & de chagriner les autres. Cette différence vient sans doute de ce que la pauvre *Lydie* est persuadée qu'elle n'a pas cet air négligé qui sied si bien; ce je ne sai quoi qu'on trouve si agréable; & que si elle dit une sottise, il n'y aura personne qui s'écrie, *Voilà qui est beau ! Je ne sai ce que c'est ; mais tout ce qu'elle dit a des charmes.*

Interrogez les maris qui ont de ces grandes beautés en partage, & ils vous diront qu'ils haïssent leurs femmes neuf heures du jour qu'ils demeurent ensemble. Leur conduite est si précieuse, qu'on les croiroit embarrassées de leurs charmes dans tout ce qu'elles disent ou qu'elles font. Elles prient Dieu en public avec ces mêmes airs de beauté, qu'elles se donnent en particulier. Demandez à *Bellinde*, une de ces grandes beautés, quelle heure il est, & vous la verrez en doute si elle doit vous répondre. En un mot, au lieu de consoler *Parthenisse*, il me semble que je devrois plutôt la féliciter de sa métamorphose; & quoiqu'elle s'imagine n'avoir jamais été fort enorgueillie de ses charmes, le regret, qu'elle témoigne de leur perte, insinue le contraire. Plus on se croit indigne de la

faveur de quelqu'un, plus on tâche de lui être agréable, & plus on se flatte de l'obtenir, plus on manque de succès. La bonté du cœur suppléera toujours à l'absence de la beauté; mais la beauté ne suppléera pas long-tems au défaut du bon naturel.

T.

VII. DISCOURS.

— Versate diu, quid ferre reculent,
Quid valeant humeri. —

HOR. A. P. 39.

*Essayez long-tems ce que vos épaules peuvent
ou ne peuvent pas porter.*

J'Ai lû, avec tant de plaisir, la Lettre suivante, qu'elle ne sera pas désagréable au Public, à ce que je crois.

MONSIEUR,

» Quoiqu'il n'y ait aucun de vos Lecteurs, si je ne me trompe, qui admire plus que moi le relief que vous savez donner aux moindres bagatelles que vous maniez, avec tout cela, puisque

*Lettre sur
l'éducation
de la jeu-
nesse.*

C ij

» vos Discours forment déjà des Volu-
 » mes, & que, selon toutes les appa-
 » rences, ils passeront jusques à la pos-
 » térité la plus éloignée, il me semble
 » que tous les sujets, dont ils traitent,
 » où le bonheur du genre humain est
 » intéressé, devroient être approfondis
 » & avoir une juste étendue.

» (h) Il y a long-tems que vous aviez
 » promis d'examiner les défauts qui se
 » trouvent d'ordinaire dans l'éducation
 » de nos garçons; mais après avoir at-
 » tendu en vain jusques-ici, je me suis
 » impatienté & je me hazarde à vous
 » envoyer mes pensées là-dessus.

» Je me souviens que *Periclès*, dans
 » le fameux Discours qu'il prononça aux
 » funérailles de cette jeune *Athénien-*
 » *ne*, qui avoit resté dans la malheureu-
 » se expédition contre les *Samiens*, a
 » une pensée fort remarquable, & que
 » plusieurs des anciens Critiques ont ad-
 » mirée: Il y dit que la perte de la Répu-
 » blique dans cette occasion ressembloit
 » à celle que feroit l'année, si elle ve-
 » noit à perdre le Printems. Le préjudice
 » que le Public souffre, par la mauvaise
 » éducation des enfans, est un mal de
 » la même nature, en ce qu'elle appau-

(b) Voyez Tom. I. Discours LIII, p. 410.

» vrit, en quelque maniere, la posté-
 » rité, & fraude la patrie du service
 » qu'elle retireroit de ces personnes, si
 » elles étoient bien élevées. Il y en a
 » plusieurs sans doute qu'une bonne édu-
 » cation rendroit capables de se distin-
 » guer dans les divers emplois de la
 » vie.

» J'ai vû un Livre écrit par *Jean*
 » *Huarte*, Médecin Espagnol, & qui est
 » intitulé *Examen des Esprits pour les*
 » *Sciences*. (i) Il y pose comme un de
 » ses principes fondamentaux, qu'il n'y
 » a que la nature seule qui puisse don-
 » ner les qualités propres à réussir dans
 » les sciences ou dans les arts; & que,
 » sans cette heureuse disposition pour un
 » certain art ou une certaine science,
 » un homme a beau s'y appliquer de
 » toutes ses forces, & avoir les plus ha-
 » biles Maîtres, il n'en viendra jamais
 » à bout. L'exemple qu'il en allégué,
 » est celui de *Marc*, fils de l'Orateur
 » *Romain*.

» Afin qu'il se perfectionnât dans la
 » science à laquelle il le destinoit, *Cice-*
 » *ron* l'envoya étudier à *Athènes*, la plus

(i) Il a été traduit en François par de *Ch. Vion*
 de *Dalibrai*, & imprimé à *Paris* en 1650.

» célèbre Académie qu'il y eût alors au
 » monde, & où les meilleurs esprits des
 » Nations les plus polies, qui s'y ren-
 » doient en foule, ne pouvoient que
 » fournir à ce jeune homme quantité de
 » beaux exemples, & des secours capa-
 » bles d'avancer peu à peu ses études. Il
 » le mit sous la conduite de *Cratippe*,
 » un des plus grands Philosophes de son
 » tems ; & , comme si les Livres qui
 » étoient alors écrits, n'eussent pas suffi
 » pour son usage, il en écrivit lui-mê-
 » me quelques-uns en sa faveur : mal-
 » gré tout cela l'Histoire nous dit que
 » *Marc* fut un vrai sot, & que ni les ré-
 » gles de l'Eloquence, ni les préceptes
 » de la Philosophie, ni ses propres ef-
 » forts, ni la conversation la plus rafi-
 » née d'*Athènes*, ne purent jamais vain-
 » cre la nature, qui avoit été prodigue
 » envers son pere, mais chiche à son
 » égard. C'est pourquoi mon Auteur *Es-*
 » *pagnol* voudroit qu'il y eût des Juges
 » habiles nommés par l'Etat, qui, après
 » avoir examiné le génie de chaque gar-
 » çon, le destinassent à l'emploi qui
 » s'accorderoit le mieux avec ses talens
 » naturels.

» *Platon*, dans un de ses Dialogues,
 » nous dit que *Socrate*, qui étoit fils

» d'une Sage-Femme, disoit à ses amis,
 » que comme sa mere, quoique très-
 » habile dans son métier, ne pouvoit
 » pas accoucher une femme à moins
 » qu'elle ne fût enceinte ; il ne sauroit
 » aussi lui-même tirer d'un esprit la con-
 » noissance, que la nature n'y avoit pas
 » semée. C'est pour cela que sa maniere
 » de philosopher & d'instruire ses Eco-
 » liers se bornoit à leur faire diverses
 » demandes, & à les aider par ce moyen
 » à mettre au jour les pensées qu'ils
 » avoient dans l'esprit, dont il se disoit
 » l'accoucheur.

» Pour revenir à mon Docteur *Es-pa-*
 » *gnol*, à mesure qu'il approfondit son
 » sujet, & qu'il porte ses spéculations
 » plus loin, il pose en fait que chaque
 » Génie a une science qui lui est pro-
 » portionnée, & dans laquelle seule il
 » peut se rendre habile. A l'égard de ces
 » Génies, qui semblent être formés pour
 » toutes les sciences, il les traite d'ou-
 » vrages simplement ébauchés, que la
 » nature a produits à la hâte.

» On voit peu d'esprits sans doute qui
 » ne soient capables de quelque Art ou
 » de quelque Science. Ils ont tous un
 » certain desir d'apprendre & d'augmen-
 » ter leurs lumieres, qui se peut forti-

» fier par une bonne méthode.

» Tout le monde fait l'histoire de *Clavius*. Après qu'il fut entré dans un Collège de *Jésuites*, on essaya de quoi il seroit capable, & l'on étoit sur le point de le renvoyer comme un esprit pesant, lorsqu'un des Peres s'avisa de l'éprouver sur la Géométrie, pour laquelle il parut avoir de si beaux talents, qu'il devint un des plus habiles Mathématiciens de son siècle. On croit d'ailleurs que la sagacité de ces Peres à découvrir les différentes inclinations de leurs jeunes Ecoliers, n'a pas peu contribué à la figure qu'ils font aujourd'hui dans le monde.

» Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette maniere d'élever la jeunesse & celle qui règne dans notre Isle, où l'on voit souvent quarante ou cinquante jeunes garçons rangés dans la même classe, occupés à lire les mêmes Auteurs, & à fournir les mêmes tâches, quoiqu'ils diffèrent pour l'âge, l'humour & l'esprit ? Quelque sorte de génie que la nature leur ait donné, il faut qu'ils deviennent tous également Poètes, Historiens & Orateurs. Ils sont tous obligés d'avoir la même capacité, de produire le même nombre

» de vers, & de fournir le même discours en prose. Chaque Ecolier doit avoir la mémoire aussi bonne que le premier de la classe. En un mot, au lieu d'accommoder les études à la portée de chacun, on voudroit qu'un jeune garçon accommodât son génie à ses études. Il est vrai que la faute ne vient pas toujours du Précepteur, mais plutôt du pere de l'étudiant, qui ne fau- roit s'imaginer que son fils n'est pas capable des mêmes choses que ceux de ses voisins, & qu'il n'est pas en son pouvoir d'en faire tout ce qu'il lui plaît.

» Si notre siècle mérite en quelque chose de plus grands éloges que les autres, on peut dire que c'est à l'égard du généreux soin que diverses personnes charitables ont pris pour l'éducation des pauvres enfans; mais puisque la tendresse mal réglée d'un pere ne sauroit avoir lieu dans ces Ecoles de Charité, ceux qui en sont les Directeurs les rendroient plus avantageuses au Public, s'ils y observoient la méthode que j'ai insinuée jusques-ici. Par un examen sérieux de la différence de leurs talens, ils pourroient les distinguer en certaines classes, & donner

» à chacun le métier ou la profession qui
» conviendrait à son génie.

» Quel besoin n'auroit-on pas de ce
» règlement pour les trois grandes Pro-
» fessions destinées aux Gens de Let-
» tres !

» Le Docteur (*k*) *South* se plaint,
» dans quelqu'un de ses Ouvrages, de ce
» qu'il y a des personnes qui se destinent
» au Ministère de l'Évangile, sans avoir
» aucune des qualités requises pour cette
» sacrée fonction; & il dit qu'on y voit
» échouer bien des gens qui auroient pu
» rendre de très-bons services à leur
» patrie, s'ils s'étoient bornés à mener
» la charrue.

» Il y a bien des Avocats, qu'on ne
» voit pas souvent au Barreau, & qu'on
» ne consulte guères chez eux, qui au-
» roient pu devenir d'excellens Bateliers
» & se distinguer à (*l*) l'Escalier du *Tem-
» ple*.

» J'ai connu un Coupeur de cors, qui
» auroit pu réussir dans la Médecine, &

(*k*) Il étoit Chanoine dans l'Abbaye de *Westminster*, & il est mort depuis quelques années.

(*l*) C'est un des endroits de *Londres*, où se tiennent les petits Bateaux qui vont & viennent sur la *Tamise*.

» même s'y rendre fort habile, si on
» l'eût instruit de bonne heure dans cet-
» te science.

» Mais pour venir à des exemples
» d'un ordre inférieur, ne voit-on pas
» tous les jours nos rues pleines de Char-
» retiers doués d'une grande sagacité &
» de politiques en livrée? Nous avons
» bien des Tailleurs hauts de six piés, &
» nous rencontrons plusieurs Barbiers
» à larges épaules, pendant que nous
» voyons peut-être en même tems chan-
» celer, sous le poids d'un fardeau, un
» Crocheteur d'une coudée, qui auroit
» pu manier une aiguille ou un rasoir
» avec beaucoup d'adresse, fort à son
» aise à l'avantage du Public.

Quoique les *Lacédémoniens* observa-
» sent à peu près, dans l'éducation de
» leurs enfans, la méthode que je vou-
» drois inculquer, il me semble qu'ils la
» pouffoient au-delà des justes bornes;
» puisqu'ils ne souffroient pas qu'un pe-
» re élevât ses enfans de la manière qu'il
» l'entendoit. Dès l'âge de sept ans, on
» les enrôloit dans certaines compa-
» gnies, où ils étoient exercés aux dé-
» pens du Public. Les vieillards jugeoient
» de leur capacité: on semoit de la ja-
» lousie entre eux, & on les engageoit à

» se défier les uns les autres , pour dé-
 » couvrir leurs différentes inclinations ,
 » & en disposer ainsi pour le service de
 » la République , sans avoir aucun égard
 » à leur naissance. A la faveur de cet
 » usage , *Lacédémone* eut bientôt l'em-
 » pire de toute la *Grèce* , & se rendit
 » célèbre dans tout le monde pour son
 » gouvernement civil & sa discipline
 » militaire.

» Si cette Lettre ne vous paroît pas
 » indigne de tenir une place au rang de
 » vos *Discours* , peut-être que je me ha-
 » zarderai à vous fatiguer de quelques
 » autres de mes pensées sur le même su-
 » jet. Je suis , &c.



VIII. DISCOURS.

Nec veneris pharetris macer est , aut lampadē
 fervet :

Inde faces ardent , veniunt à dore sagittæ.

Juv. Sat. VI. 138.

Ce n'est ni *Venus* , ni *Cupidon* , qui allument
 la passion qu'il a pour elle ; il en a reçu une
 grosse dot ; ce sont-là les beaux feux qui le
 consomment ; voilà les flèches qui le blessent.

M. le SPECTATEUR ,

» JE m'étonne qu'entre tous les diffé- Lettre sur
 » rens caractères dont vous avez em- les Quêteurs.
 » bellé vos *Discours* , vous ne nous ayez & les Ravis-
 » pas donné jusques-ici le portrait de seurs de nos
 » ces jeunes audacieux qui fourmillent riches Héris-
 » dans cette Ville , & qu'on nomme d'or- ties.
 » dinaire *Voleurs de bons Partis*. Il faut
 » que vous sachiez , Monsieur , que je
 » suis du nombre de ceux qui vivent dans
 » une crainte continuelle à cause de cet-
 » te sorte de gens , qui sont jour & nuit
 » aux aguets pour surprendre nos jeunes
 » filles , & qu'on peut regarder comme
 » une espèce de ces voleurs , qui enlé-

» vent les enfans pour les envoyer aux
 » Indes , & que nos loix condamnent.
 » J'ai une fille unique , qui doit hériter
 » de tout mon bien : elle me paroît déjà
 » nubile , & il y a plus de six ans qu'elle
 » se trouve en état de penser à un mari ,
 » quoi qu'elle ne soit que dans la dix-hui-
 » tième année de son âge. Nos Quêteurs
 » de bons Partis ont si bien jetté les yeux
 » sur elle , qu'ils cherchent à se camper
 » vis-à-vis de sa place , dans toutes les
 » assemblées publiques où elle se trou-
 » ve. J'y ai surpris moi-même un jeune
 » fat , qui se donne des airs avec des
 » gants à frange d'argent. Aussi l'ai-je
 » tenue enfermée comme une Prisonniè-
 » re d'Etat depuis l'âge de treize ans. Les
 » fenêtres de sa chambre sont garnies
 » de grosses barres de fer ; elle ne peut
 » sortir de la maison qu'avec sa garde ,
 » qui est une de mes parentes d'un sens
 » fort raffiné ; il y a d'ailleurs une année
 » entière que je lui ai défendu tout usa-
 » ge d'encre ou de plume , & qu'on ne
 » doit porter dans sa chambre aucune
 » boîte de carton , qu'après qu'on l'a
 » bien visitée. Malgré toutes ces précau-
 » tions , je ne fais plus que devenir , de
 » peur qu'on ne me joue tout d'un coup

» quelque mauvais tour. Il y a deux
 » ou trois nuits qu'on entendit , dans la
 » rue , quelques violons , qui semblent
 » ne me présager rien de bon , pour ne
 » rien dire d'un grand Irlandois , qui s'est
 » promené , plus d'une fois , cet hiver
 » dernier , devant mon logis. D'un au-
 » tre côté , ma parente m'avertit que ma
 » fille lui a parlé deux ou trois fois d'un
 » Gentilhomme à perruque blonde , &
 » qu'elle est plus en train que jamais
 » d'aller à l'Eglise. Il y a une semaine
 » ou environ qu'elle nous échappa ; ce
 » qui nous mit tous en allarme. Je la fis
 » d'abord poursuivre à corps & à cri ;
 » j'envoyai à la (m) Bourse , chez sa
 » Tailleuse , & chez les jeunes Demoi-
 » selles qui la visitent ; mais on l'avoit
 » cherchée inutilement plus d'une heu-
 » re , lorsqu'elle revint d'elle-même ,
 » après avoir fait une promenade le long
 » du (n) Vivier de Rosamond , à ce
 » qu'elle me dit. J'ai congédié là-dessus
 » sa femme de chambre , doublé ses
 » gardes , & donné de nouvelles inf-
 » tructions à ma parente , qui , pour lui

(m) Il y a plusieurs boutiques , où l'on vend des galanteries , comme au Palais Royal à Paris.

(n) Il est dans le Parc de S. James.

» rendre justice , observe de près tous
 » ses mouvemens. Cela me cause une in-
 » quiétude qui ne m'abandonne jamais ,
 » & qui me tient souvent éveillé lorsque
 » ma fille dort ; quoique je craigne qu'à
 » son tour elle ne soit à deux de jeu
 » avec moi. Enfin , Monsieur , je sou-
 » haiterois qu'il vous plût de représen-
 » ter à ces jeunes *Quêteurs* , qui cher-
 » chent ainsi à faire fortune par des voies
 » indirectes , que l'enlèvement d'une
 » fille , à cause de son bien , n'est qu'une
 » espèce de vol toléré ; & que c'est assez
 » mal dédommager le pere , que de s'al-
 » ler mettre au lit avec elle. Ne tardez
 » pas , s'il vous plaît , à me donner vos
 » avis là-dessus , afin qu'ils paroissent ,
 » s'il est possible , avant qu'on congédie
 » les troupes. Je suis , &c.

TIM. BELLEGARDE.

Themistocle , ce fameux Général *Athé-
 nien* , interrogé lequel des deux il aime-
 roit le mieux , ou de donner sa fille à
 un homme de mérite qui n'auroit pas de
 bien , ou de la donner à un homme ri-
 che qui n'auroit point de mérite , répon-
 dit , qu'il préféreroit un homme sans bien
 à un bien sans homme. Le pis est que

nos *Quêteurs de bons Partis* tournent leurs
 vûes de ce côté-là , parce qu'ils sont in-
 capables de toute autre chose. Si un jeu-
 ne Etudiant en Droit n'y fait aucun pro-
 grès , & qu'il soit rebuté de (o) *Kook* &
 de *Littleton* , il se munit d'une échelle
 de corde , & par ce moyen , de concert
 avec sa *Maîtresse* , il fait souvent
 ses approches de nuit à l'insu de tout le
 monde.

Le même art d'escalader les Places a
 été pratiqué , avec beaucoup de succès ,
 par divers *Ingénieurs*. Les stratagèmes
 de cette nature rendent le savoir & les
 plus beaux talens superflus , & abrè-
 gent le chemin qui conduit aux richesses.

L'orgueil n'a pas moins de part que
 l'oisiveté à cette recherche mercenaire.
 Un fat , qui se contemple dans un mi-
 roir , est charmé de sa personne ; là-des-
 sus il prend la résolution de s'en servir à
 faire sa fortune , & il ne doute pas que
 toutes les Dames , qu'il trouvera dans
 son chemin , ne lui rendent aussi bonne
 justice qui se l'est rendue lui-même.
 Lorsqu'une héritière voit un homme qui
 accompagne son coup d'œil de grâces

(o) Voyez la Note qui est au bas de la
 page 13. Tome I.

artificielle, & qui parle si haut qu'elle peut l'entendre, elle doit être bien sur ses gardes; mais si elle remarque qu'il ait des talons rouges aux souliers, une mouche sur le visage, ou quelque autre singularité dans la maniere dont il est mis, elle ne sauroit trop redoubler ses précautions. Ce sont là des amorces, dont on ne doit pas se jouer, des charmes qui ont fait de terribles exécutions, & qui ont gagné des cœurs qu'on croyoit imprenables. Le pouvoir d'un homme doué de ces beaux talens est si bien connu, qu'il y a plusieurs Entrepreneuses autour de la Bourse, à ce que j'ai ouï dire de bonne part, qui, à l'arrivée d'un homme assez bien tourné, sorti d'un Royaume voisin, lui fourniront un habit propre à leurs frais & dépens, à condition qu'il leur en payera le double de ce qu'il vaut le jour de son mariage.

Cependant il y a quelque différence entre les *Quêteurs* & les *Ravisseurs de bons Partis*. Les premiers sont des Galans assidus, qui employent toute leur vie à courir après le gibier, & qui ne l'attrapent jamais (p). *Suffenus*, pour

(p) C'est le nom d'un méchant Poëte, grand parleur qui vivoit du tems de *Catule*.

tâcher de plaire aux Dames, s'amuse, depuis trente ans à bien peigner & poudrer sa perruque, & se poste vis-à-vis d'elles dans une Loge à la Comédie, jusqu'à ce que les rides soient venues le défigurer sous leurs yeux. Il tend aujourd'hui les mêmes pièges à nos beautés, qu'il mettoit autrefois en usage à l'égard de leurs meres. *Cottilus*, après avoir fait sa cour à plus de Maîtresses qu'il n'en paroît dans la Balade de (q) M. *Cowley*, se déclara enfin pour une de nos Citoyennes, riche de vingt mille livres sterlin; mais il mourut de vieillesse, avant qu'il pût en venir à une conclusion. Je ne dois pas oublier ici mon illustre ami *Honeycomb*, qui nous a dit bien des fois en pleine Cotterie, que, durant vingt années de suite, d'abord qu'un Gentilhomme de sa Province étoit mort sans enfans, à l'ouïe de cette nouvelle, il avoit pris ses bottes, & étoit monté à cheval pour aller offrir ses services à la Veuve. Lorsqu'on le raille sur les mauvais succès qu'il y eut, il répond avec sa gayeté ordinaire, qu'il n'y en trouva pas une seule qui ne fût engagée d'avance.

Il est certain que les Veuves sont le

(q) Voyez Tome I. pag. 218, &c.

véritable gibier de nos *Quêteurs de bons Partis*. A peine y a-t-il, dans la Ville, un jeune homme haut de six piés, qui n'ait passé en revête deyant l'une ou l'autre de nos riches *Veuves*. Le *Cupidon* de (r) *Hudibras*, qui

Planta le piquet sur la terre
Qu'une *Veuve* avoit pour *Douaire*,

s'occupe tous les jours à lancer des dards & à blesser des cœurs. Mais on doit avouer que les *Veuves* ont tant de subtilité, qu'on peut les abandonner à leur propre conduite; & si elles s'engagent dans quelque fausse démarche, elles n'en sont responsables qu'à elles-mêmes. Les jeunes créatures innocentes, qui n'ont aucune expérience du monde, sont celles sur-tout que je voudrois mettre à l'abri du danger. La surprise d'une de celle-ci mériteroit, selon moi, d'être punie comme un rapt. Lorsque le jugement n'est pas formé, il n'y a point de choix; & je ne saurois concevoir pourquoi l'acte de séduire une fille qui n'a pas

(r) Voyez ce qui est dit de ce Poëme dans le *Journal Littéral* de la *Haye* Tom. IX. Part. I. pag. 185.

atteint l'âge de discrétion, seroit moins criminel que celui de la duper avant qu'elle ait dix ans.

L.

IX. DISCOURS.

Quod huic officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipisci cum dolore corporis velit, qui dolorem summum malum sibi esse persuaserit? Quam porro quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, si id summum malum esse decreverit?

Cic. Tuscul. Quæst. L. II. c. 6.

Si un homme est persuadé que la douleur est le souverain mal; quel devoir, quelle vertu, quel acte honorable voudra-t'il pratiquer, s'il ne peut en venir à bout sans s'exposer à la douleur? D'un autre côté, quelle honte, quelle infamie n'endurera-t'il pas, pour éviter un si grand mal?

Les hommes sont ordinairement si foibles qu'ils ont besoin d'être affligés pour conserver leur bon sens & ne pas extravaguer. Triste & accablante réflexion! Il n'y en a point d'heureux, Des effets que la Profperité & l'Adversité ont d'ordi-